

Merci, Victor Barbeau 1894-1994

Jean-Guy Pilon

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1994). Merci, Victor Barbeau 1894-1994. *Lettres québécoises*, (75), 15-15.

H O M M A G E

Merci, Victor Barbeau 1894-1994

IL Y A PEU DE TEMPS, JE RELISAIS UN PETIT LIVRE INTITULÉ *Le choix de Victor Barbeau dans l'œuvre de Victor Barbeau* (Les Presses Laurentiennes, 1981) et je constatais avec plaisir à quel point les textes réunis dans ce fascicule étaient toujours d'actualité.

Ils sont écrits avec élégance et force. Ils témoignent de ce que fut Victor Barbeau : un être lucide, exigeant et rigoureux.

Victor Barbeau aura été un bâtisseur. On sait l'intérêt qu'il a porté au mouvement coopératif alors que celui-ci commençait à peine à être connu. Il s'est engagé sans réserve dans cette cause.

Professeur à l'École des hautes études commerciales — la langue française étant sa principale préoccupation —, il a été l'un des fondateurs de la Société des écrivains et plus tard, en 1944, il a réuni autour de lui une quinzaine d'écrivains pour fonder l'Académie canadienne-française (qui se nomme maintenant Académie des lettres du Québec) dont il a été président pendant plus d'un quart de siècle.

En 1947, Victor Barbeau a fondé la revue *Liaisons* qui n'a malheureusement vécu que trois ou quatre ans. Cette revue littéraire était d'une très haute tenue, tant par la qualité des textes que par sa présentation graphique.

Victor Barbeau a porté l'Académie canadienne-française à bout de bras : il multipliait les initiatives, constituait des archives sur les écrivains et surtout montait des fichiers sur la langue à une époque où les pouvoirs publics se préoccupaient fort peu de cette question. Ces feuillets étaient expédiés aux écoles, aux institutions d'enseignement supérieur, aux services publics.

Victor Barbeau aura constitué, à lui seul, l'Office de la langue française avant que celui-ci ne soit créé officiellement. Dès 1955-1956, il insistait auprès du gouvernement du temps pour qu'un tel organisme fût mis sur pied.

Il a également constitué la Bibliothèque de l'Académie, très riche en dictionnaires et en ouvrages de référence et qui fait maintenant partie de la Bibliothèque de l'Université du Québec à Montréal.

On lui doit également la collection des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* et diverses autres publications de prestige.

Il m'est donné depuis que j'ai accédé à la présidence de l'Académie de voir de près, en consultant les archives, tout le travail que Victor Barbeau a effectué durant ces nombreuses années.

Il n'a jamais, faut-il le répéter, que défendu la langue et la culture.

J'ai très peu connu Victor Barbeau : il était digne, élégant et parfois, il faut bien le dire, quelque peu distant. J'avoue que les rares fois où je lui ai parlé, j'ai été fortement impressionné par sa culture et sa personnalité.

Après mon élection à la présidence de l'Académie, il m'avait reçu chez lui, très dignement, pour répondre aux questions que je devais lui poser sur l'histoire et la petite histoire de l'Académie. Il ne sortait plus

guère de sa maison, mais il était au courant de tout ce qui se passait dans le monde littéraire. Il sentait bien que l'Académie évoluait mais jamais, à ma connaissance, il n'a tenté d'intervenir dans nos débats. Ainsi sont les véritables fondateurs d'institutions.

En 1987, quand l'Académie a créé un prix annuel pour l'essai, nous avons proposé que ce prix porte le nom de Victor Barbeau. Je lui ai écrit pour lui demander l'autorisation d'utiliser son nom et, quelques jours plus tard, il me téléphonait pour me dire à quel point ce geste l'avait touché. Il savait que nous allions, par d'autres voies et d'autres moyens, poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise en 1944.

Merci, Monsieur Barbeau.

Jean-Guy Pilon

Josée Yvon 1950-1994

TEL UN PAPILLON qui se brûle les ailes à la lampe allumée, Josée Yvon dans sa quête de l'incandescence des milieux interdits, sa fraternité avec la fange d'une société, son ivresse jusque dans les extrêmes du plaisir, a brisé son miroir et elle est redevenue l'étoile de la fée...

Bien avant son entrée remarquée en littérature avec ses provocantes *Filles-commandos-bandées* en 1976, elle était la superbe compagne de Denis Vanier. Son apparition aux fameuses «Rencontres de la Contre-culture», aux débuts des années soixante-dix, m'est restée comme un moment inoubliable. Le rebelle Vanier y découvrait la tendresse et la passion elle-même. Une fille d'une rare beauté, une féline doublée d'un esprit supérieur. Autant Vanier inquiétait, autant Josée était la séduction même.

Elle terminait des études théâtrales à l'Université du Québec à Montréal : elle fut une grande interprète de la vie. Alors que Vanier me semblait le révolté, elle incarnait la révolutionnaire, la radicale. Sa solidarité avec les femmes d'abord, les plus démunies, les plus marginales, les plus survoltées, les plus libres, firent grand éclat dans le conformisme littéraire d'alors. Sa sincérité, sa soif d'ivresse nous émouvaient; son imaginaire et ses phantasmes nous bouleversaient. Avant elle, qui, sinon Vanier lui-même, avait donné voix aux prostituées, aux gogo-boys, aux junkies et autres tatoué(e)s du Tout-Montréal de la nuit ? Le rituel de la dérogation atteint dans son œuvre un paroxysme tout aussi envoûtant qu'irrépressible...

Comme une solidarité, une osmose avec le monde de son écriture, Josée Yvon est emportée par le mal de cette fin de siècle : le sida... Pour avoir vécu un drame pareil (mon compagnon, né lui aussi en 1950, en est mort en 1992), j'imagine avec effroi autant sa douleur, sa révolte jusqu'à la lucidité et la sérénité de ses derniers jours.

Puisse son compagnon de toujours trouver ici l'expression de ma grande compassion et le courage de défier le temps !

